

## Entrer en terrain (en) militant

Enjeux de positionnalité et réflexivité dans la comparaison des entrées en terrains militants à San Francisco (États-Unis) et Valparaíso (Chili)

Florian Opillard

---



### Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/cdg/4602>

DOI: 10.4000/cdg.4602

ISSN: 2107-7266

### Publisher

UMR 245 - CESSMA

Brought to you by Ecole Normale Supérieure Paris



### Electronic reference

Florian Opillard, "Entrer en terrain (en) militant", *Carnets de géographes* [Online], 12 | 2019, Online since 05 December 2019, connection on 28 May 2021. URL: <http://journals.openedition.org/cdg/4602> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/cdg.4602>

---

This text was automatically generated on 28 May 2021.



La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Entrer en terrain (en) militant

Enjeux de positionnalité et réflexivité dans la comparaison des entrées en terrains militants à San Francisco (États-Unis) et Valparaíso (Chili)

Florian Opillard

---

- 1 Alors que je suis à San Francisco en 2014 dans une réunion de préparation d'une manifestation avec trois militant.es issues des milieux de lutte pour le logement abordable, nous réalisons que deux d'entre nous repartons prochainement dans nos villes respectives à New York et à Paris. Une militante nous regarde avec un sourire affectueux et nostalgique et nous demande : « comment est-ce que je vais faire quand vous serez parti.es ? ».
- 2 À l'opposé de cette première situation, cette fois à Valparaíso, je me rends dans un festival de quartier, organisé par des collectifs militants pour le logement, que j'ai par ailleurs contribué à mettre sur pieds. À mon arrivée, je discute avec une militante, qui m'indique rapidement qu' « on se demande bien ce que tu viens faire ici, tu sais ? ».
- 3 L'étendue de l'écart constaté entre ces deux interpellations sur mes deux terrains de recherche doctorale doit attirer l'attention sur le caractère socialement construit des entrées en terrain et sur les enjeux de positionnalité du.de la chercheur.e au sein des mobilisations observées. Ici, l'exercice de la comparaison porte sur la dimension spatiale (Ripoll, 2005 ; Pailloux, 2016) des mobilisations urbaines contre la spéculation immobilière dans deux contextes distincts. L'objet de cette thèse (Opillard, 2018) était d'analyser à la fois les processus de cadrage de l'action dans des « collectifs militants » à la marge des organisations à statut juridique et de comprendre comment l'espace est un enjeu de lutte. Il s'agissait aussi pour cela d'étudier ces collectifs « du dedans », en prenant part aux mobilisations pour avoir accès au quotidien du militantisme (Duzenat, 2011), ce qu'une socialisation préalable dans les milieux *queer* de San Francisco ainsi qu'une connivence politique idéologique antérieure au travail de recherche allaient faciliter, comme la suite du texte s'appliquera à le démontrer. Or, ce parti-pris méthodologique et éthique implique des tensions qui incitent et invitent à une démarche réflexive. La comparaison, parce qu'elle est l'occasion d'une mise en question des processus de catégorisation propres au travail scientifique, aide à révéler les aveuglements successifs, largement énoncés dans des écrits critiques de la comparaison

(Werner et Zimmermann, 2003). Elle oblige à réajuster ses propres grilles de lecture pour ne pas naturaliser des systèmes d'équivalences. Mais la succession des terrains dans la comparaison est aussi productrice d'aveuglements au plus près du terrain, du fait des positions sociales, raciales et de genre occupées par le.la chercheur.e, du fait des rôles assignés ou négociés sur le terrain avec les enquêté.es et du fait de la plus ou moins grande ouverture de ceux-ci à la venue des personnes extérieures. Ce sont ces enjeux liés à la position sur le terrain qu'il s'agit d'approfondir, pour comprendre comment s'est progressivement construite une différence notable entre les différents rôles que j'ai pu jouer au sein des collectifs et des différentes mobilisations à San Francisco, et celles à Valparaíso.

- 4 Cet article propose donc dans un premier temps de cadrer la question de ma positionnalité de chercheur sur le terrain, en insistant sur les partis pris et les conditions qui ont présidé à ma première entrée dans les milieux de sociabilité *queer* à San Francisco. Les conditions et modalités d'entrée sur le terrain n'ayant pas été les mêmes à Valparaíso, le deuxième temps de l'argumentation souligne les adaptations méthodologiques et pratiques rendues nécessaires par l'aveuglement consécutif à l'importation de cadres théoriques et de savoir-être issus du contexte san franciscain. Ces adaptations méthodologiques, parmi lesquelles on trouve un réajustement de la distance aux collectifs militants, amène dans un troisième temps à préciser le statut de la méthode de « l'observation participante » ou de la « participation observante », qui, bien que nécessaire, implique néanmoins d'en préciser la mise en application contextualisée.

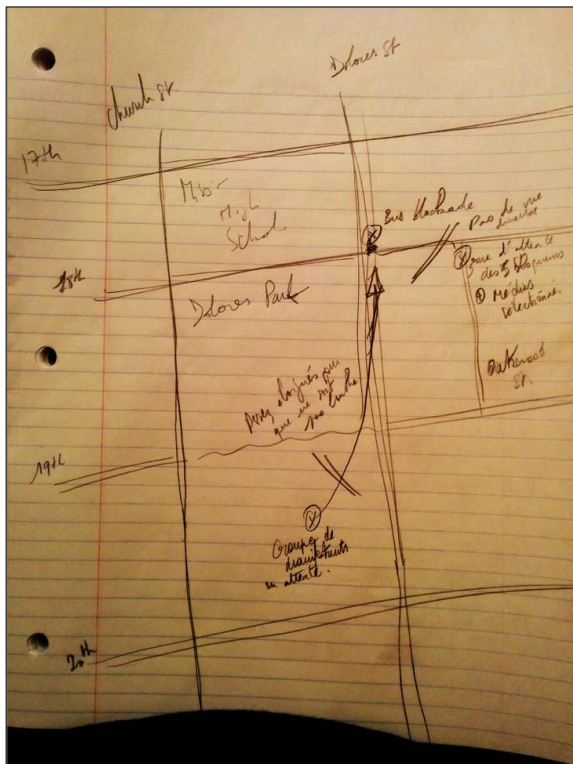
## La découverte du terrain comme positionnalité

Note de terrain du 4 avril 2014. San Francisco.

Je suis dans une réunion de préparation du blocage de bus Google, qui est prévu pour le 1<sup>er</sup> mai. Dans cette réunion, j'ai l'impression que ma présence est surprenante, ou en tout cas je suis surpris qu'on m'accorde une telle confiance du fait du caractère confidentiel des choses qui y sont dites : toutes les personnes présentes sont considérées comme « de confiance » (et je ne suis présent sur le terrain que depuis un mois et demi), et si l'une d'elles parle à la presse, le blocage de bus est condamné à échouer. J'écoute donc discrètement les échanges sur la stratégie spatiale à adopter, jusqu'à ce qu'on s'adresse directement à moi : « Florian, tu es géographe, nan ? Tu veux pas faire une carte rapide pour qu'on puisse y voir plus clair ? » Je prends mon crayon et dessine rapidement les rues et parcs qui entourent l'action à venir. Ce dessin devient le support collectif de la discussion.

Pourtant, je ne serai pas présent lors du blocage de bus lui-même. Une discussion avec Manissa, deux jours après le blocage révèle que l'action est organisée par un collectif, « Heart of the city collective », qui a récemment dû se replier sur lui-même pour empêcher que des « hetero white dudes » ne s'approprient les actions du groupe. En refusant d'intégrer de nouveaux hommes blancs cisgenre, le groupe m'interdit de fait la participation (et donc l'accès) à l'action directe.

Figure 1. Photographie du dessin à main levée du quadrillage des rues de San Francisco autour du Dolores park



Florian Opillard, 2014. On distingue trois groupes symbolisés par des astérisques. Le premier, dans la partie basse, indique un « groupe de manifestant.es en attente », le second, au bout d'une flèche, désigne le lieu du blocage de bus, et le troisième à droite désigne le « groupe d'attente des 5 bloqueurs et les médias sélectionnés ».

- 5 Cette note de terrain permet de rentrer directement dans la problématique mise en forme par les épistémologies féministes, qui pointent le caractère nécessairement situé des positions des chercheur.es sur leurs terrains. Pour expliquer les raisons de ma non-participation à ce blocage de bus, la co-directrice du collectif, une militante aguerrie et chercheuse en anthropologie, me rappelle certaines des caractéristiques qui construisent ma position sociale. Ma blancheur (*whiteness*), mon apparence trop *straight* (hétéronormée) et cisgenre<sup>1</sup> m'interdisent l'accès à une situation d'engagement parce ma présence mettrait en place les conditions pour réduire au silence les actions et positionnements de personnes dont la voix et l'existence sont structurellement mises sous silence, comme l'expérience récente de ce groupe l'a montrée, selon les dires de mon interlocutrice.
- 6 Ce que cet épisode permet d'introduire est donc bien l'idée selon laquelle les chercheur.es sur le terrain ne sont pas exempt.es de ces positions sociales, et que nous participons, malgré nous, à des formes de colonialité des pratiques de terrain (England, 1994 ; Rose, 1997) – la reproduction des formes de domination héritées des processus de colonisation –, propres à la construction des savoirs géographiques hégémoniques masculins (Sharp, 2005).
- 7 Mais ce que révélera spécifiquement la comparaison des situations tout à fait distinctes vécues sur les deux terrains d'enquête, c'est le caractère variable des rapports de pouvoir, qui explique que les attributs identitaires du/de la chercheur.e ne sont pas des référents stables et universellement perçus. Celles-ci sont au contraire contingentes et

dépendent des facteurs qui définissent les positions structurelles des enquêté.es et des autres membres de leurs mondes sociaux, de leurs propres attributs identitaires et des ressources qu'elles ont le pouvoir de mobiliser, ainsi que de multiples facteurs de légitimation qui proviennent des histoires respectives des rapports sociaux.

- 8 Or, mon arrivée à San Francisco, bien qu'elle ne fût pas la première, m'a donné un sentiment singulier de devoir défaire, avant de pouvoir faire. La réticence des militant.es à voir arriver en masse des universitaires pour les prendre comme objets d'étude et leur propension, dénoncée à plusieurs reprises par les militant.es dans les premières réunions, à s'accaparer le travail militant pour le faire leur, m'engagent à me défaire autant que possible de mon *habitus* (Bourdieu, 2000) d'académique français. Malgré ces tentatives, je ressens dès mon arrivée tout le poids de cet *habitus*, et notamment dans les manières de parler et de se mettre en scène. Si la capacité à parler de manière complexe, la bienséance et la politesse me servent au contact des interlocuteurs institutionnels (académiques, politiques, aménageurs), notamment parce qu'elles me permettent de m'adapter à des situations d'interactions formalisées et prévisibles, ces dispositions s'avèrent tout particulièrement inadaptées, voire contreproductives dans des milieux militants *queer*. En outre, je suis un homme, blanc, cisgenre, ce qui n'est pas le cas de beaucoup des personnes qui gravitent dans la nébuleuse militante san franciscaine qui subit souvent les effets d'un racisme d'une hétéronormativité structurels. Or, mon statut social d'universitaire percevant un salaire pour faire ce travail, mon genre, ma couleur de peau, mais aussi mon lieu de résidence en France, à Paris, fonctionnent comme autant de marqueurs d'une distance sociale qui me place en position de dominant et que je passe du temps à essayer de combler, souvent en vain, parfois avec succès.
- 9 Dans ces contextes, entrer en contact et se voir accorder le droit d'assister à une réunion est déjà un grand pas. Le simple fait de venir à une réunion d'un collectif, de se présenter en laissant toujours ouverte la possibilité qu'on m'en ferme la porte, et de toujours considérer cette possibilité comme légitime du point de vue de l'action militante, a été le fruit d'un apprentissage. Prendre la parole uniquement quand on me l'accorde, en adoptant un mode discursif et une gestuelle qui fait d'abord de ma présence une contingence non problématique, furent aussi des réflexes à acquérir. Cette humilité et le fait de considérer que la sécurité et la souveraineté des personnes que je contacte prime sur l'urgence de récolter de la donnée, est aujourd'hui présent dans bon nombre d'écrits universitaires féministes qui critiquent la pratique du terrain comme « *an inappropriate performance of colonizing power relations* » (Sharp, 2005 : 306 cité par Volvey *et al.*, 2011 : 447). Cette posture s'est imposée à moi durant cette recherche, notamment du fait d'un contexte de socialisation militante *queer* à San Francisco.
- 10 Pour comprendre comment ce contexte agit sur le déroulement de l'enquête, il faut revenir sur les étapes de ma socialisation lors de ce premier terrain de thèse. Ayant déjà travaillé à San Francisco, et ayant déjà fréquenté les milieux de sociabilité *queer* de la ville, il s'agissait en y revenant de travailler dans un contexte qui a participé à construire chez moi une forme de socialisation *queer*, prenant la forme de savoir-être et savoir-faire mobilisables dans certaines situations d'interaction. Ainsi, certains savoir-être et savoir-faire d'une partie de la « communauté queer »<sup>2</sup> de San Francisco ne m'étaient pas totalement inconnus : la critique des « masculinités toxiques », la possibilité de « performer » son genre via des techniques de soi (Foucault, 2001) (tatouages, cheveux rasés, piercings, vêtements, démarche etc.), et en tissant des

relations affectives en dehors des cadres hétéronormés. Lors de cette expérience précédant le premier terrain, cette socialisation n'était cependant pas encore explicitement militante. Lors de l'arrivée sur le terrain, plonger dans les milieux *queer* fut l'occasion d'un approfondissement de ces éléments (Rooke, 2010 ; Di Feliciano et al., 2017), et surtout l'occasion pour moi de comprendre les liens entre les milieux *queer* et les luttes contre les processus de gentrification (McElroy and Maharawal, 2018). Or, au premier rang de cette socialisation militante, on trouve une forte préoccupation pour la déconstruction des formes intersectionnelles de domination (Dorlin, 2009), menée par des militant.es qui ont, bien souvent, un capital scolaire important, et qui ont transformé la pratique de l'enquête tout en étant elleux-mêmes les enquêtés (Prieur, 2015 ; Browne, and Nash, 2010).

- 11 Je côtoie à San Francisco deux groupes de manière intense, et quelques autres groupes de manière plus distante. Mon arrivée dans un contexte d'hyper-médiatisation de la question militante, notamment du fait des blocages de bus Google à répétition pour protester contre les formes de privatisation du transport urbain (Opillard, 2015 ; Maharawal, 2017) a créé un climat d'hostilité vis-à-vis des nouveaux.elles arrivant.es étranger.ères. Dépasser cette hostilité me demande d'abord de la patience, puisque je dois passer une bonne partie de mon temps à montrer patte blanche, c'est-à-dire à déconstruire les représentations que je produis chez les militant.es : non je ne suis pas journaliste, non je ne vais pas vous faire de mal, oui je veux m'engager. M'engager notamment physiquement : venir, « se pointer » (*show up*), être là, faire corps, sur les lieux de rassemblements, dans les réunions, faire des pancartes, peindre, s'en mettre partout, en avoir sous les ongles pendant trois jours, parfois se faire mal. Cette méthode, qui a souvent créé un sentiment d'étrangeté chez moi – qu'il faut apprendre à savourer, la situation étrange produit de l'information – à force de persistance m'a conféré d'abord le statut de « celui qui a l'air de rester », puis celui de « celui qui ne nous veut pas de mal », et enfin celui d'allié<sup>3</sup>. Heureusement, les conditions matérielles de mes terrains, rendus possibles par une thèse financée augmentée d'une bourse qui me permet d'être doctorant invité à l'université de Berkeley, me donnent le temps et l'argent pour parcourir plusieurs milliers de kilomètres et passer plusieurs mois à militer dans la ville la plus chère des États-Unis.

## Réajuster sa grille de lecture dans la comparaison

- 12 Plus difficile fut l'arrivée sur le second terrain, cinq mois plus tard à Valparaíso, alors que je m'astreins à une attention constante envers les effets inévitables que ma venue produit sur un terrain que je ne connais que par des lectures. Dans ce contexte, ce n'est plus seulement de savoir-faire et savoir-être qu'il faut se défaire, même si ce sentiment est plus que jamais présent : je dois aussi m'efforcer de ne pas plaquer les représentations construites à partir d'un premier terrain où les formes de mobilisation et normes de comportement sont distinctes. C'est alors que je me confronte à l'une des difficultés que comporte la comparaison entre deux contextes socio-géographiques très différents<sup>4</sup>. Après un premier engagement de terrain important à San Francisco au contact de personnes qui sont majoritairement formées dans les universités étatsuniennes à l'*organizing* (Talpin, 2016), mon arrivée dans les collectifs militants porteños m'amène à côtoyer des militants au profil social différent : soit anciens militants communistes ayant fui la dictature, soit étudiants nouvellement engagés. La

disparité des situations personnelles et la difficulté à s'accorder sur des motifs communs rend difficile la construction de ma propre position au sein de ces groupes. Il me faut donc opérer un nouveau décentrement, qui cette fois représente un travail d'autant plus important que je mets les pieds dans un contexte inconnu.

- 13 La démarche inductive, qui doit permettre de produire des données à partir du terrain, semble d'autant plus pertinente dans le cadre de cette recherche que comparer – confronter les cristallisations spécifiques des formes d'engagement en contextes institutionnels et politiques distincts – ne pouvait se satisfaire de préconceptions théoriques surplombantes qui auraient artificiellement construit des équivalences.
- 14 Cette précision a plus d'importance qu'il n'y paraît, car elle n'est pas seulement théorique. Les expériences de terrain à Valparaíso furent plus difficiles du point de vue de la recherche, parce que caractérisées par une impression d'aveuglement et de tâtonnements. Cette impression rejoint ce que Daniel Céfai évoque lors qu'il traite de la « situation d'enquête [...] comme une procession de prises et de surprises, de méprises et de déprises, où, petit à petit, advient un sens pour l'enquêteur » (Céfai, 2003 : 546). Cette forme de déprise dans l'arrivée sur ce second terrain est l'objet de questionnements méthodologiques et réflexifs multiples, puisque j'ai commencé par ne pas voir. Cette absence m'est apparue comme un symptôme.
- 15 Symptôme d'abord lié au contexte lui-même : l'absence est une donnée qu'il faut savoir écouter. Ici, la quasi absence de mobilisations liées au logement dans des quartiers desquels une grande partie des classes populaires a été évincée – dans le secteur qualifié de « patrimoine mondial de l'humanité » par UNESCO – a provoqué une grande frustration. Reconstruire du sens dans la compréhension de ce second terrain a nécessité deux choses. D'une part, il a fallu constater le déplacement géographique des enjeux liés aux questions de logement du centre touristique 'gentrifié' vers le front de mer, au cœur des enjeux d'appropriation par des multinationales (Jacquot, 2007 ; Burgos Vigna, 2018). D'autre part, j'ai dû me résoudre à élargir la problématique des mobilisations liées au logement vers la question, plus générale, des mobilisations liées à la gestion publique des projets de développement immobilier.
- 16 Symptôme ensuite du caractère inadapté, soit de l'échelle d'observation, soit de la problématique, soit des deux. Dans tous les cas, l'absence de données est alors un problème de regard inhérent au dispositif d'enquête, ou aux dispositions du/de la chercheur.e lui/elle-même. Une fois identifiée, l'absence est à ce titre déjà en soi une donnée, qu'il faut saisir de manière réflexive et attentive à ce qu'elle dit de la démarche et de la façon dont elle est reçue par les enquêtés. En parallèle de cet élargissement de la problématique, il était donc nécessaire d'entrer en contact avec des collectifs dont les objets étaient à la fois liés aux questions de logement et à celles de la gestion portuaire ou urbaine (services publics, propreté, transports, participation citoyenne). À nouveau donc, j'ai adopté cette attitude de disponibilité et d'observateur impliqué, pour aller au-delà de l'évidence du visible (Volvey *et al.*, 2012 : 447).
- 17 Alors, l'impression qu'on me renvoie dans les collectifs que je côtoie est singulièrement différente. On questionne d'abord ma présence, on s'étonne que quelqu'un puisse s'intéresser, d'aussi loin, et surtout d' « Europe », à ces micro-mobilisations de quartier. À mon impression d'illégitimité personnelle qui tient à ma propre étrangeté au contexte, s'ajoute donc celle, académique cette fois, qu'on me renvoie implicitement : « mais qu'est ce que tu fais ici ? Y'a pas grand chose à voir, c'est pas intéressant. Regarde plutôt par là-bas ». Le plus intéressant dans cette démarche de détournement



du regard de l'observateur est qu'elle m'évoque deux attitudes. La première est pour moi une démarche de détournement de l'attention qui fut souvent observée en contextes coloniaux, et qui est analysée de manière évocatrice par les *subaltern studies*, pour lesquelles la construction d'écrans entre la réalité vécue et celle qui est présentée à l'observateur extérieur dégage des marges de manœuvre et de négociation. En me répétant qu'on ne comprend pas ce que je peux bien trouver d'intéressant dans des observations de formes micro-locales de militantisme, on produit comme effet de potentiellement décourager mes velléités observatrices, parfois avec succès. En pointant le doigt vers les mobilisations « légitimes », c'est-à-dire le plus souvent celles que des universitaires considèrent comme « vraies » du point de vue des militants, je suis donc dirigé le plus souvent vers des luttes d'associations financées par des organismes privés, aux moyens bien plus importants.

- 18 Je retrouve d'ailleurs cette attitude de détournement dans les précautions constantes des habitant.es, qui me mettent en garde contre la dangerosité des quartiers que j'arpente. En plus de ce détournement stratégique, je comprends dans cet étonnement un véritable sentiment d'illégitimité des personnes avec lesquelles je travaille, qui me signifient régulièrement leur étonnement que quelqu'un « de Europa » puisse leur trouver de l'intérêt. Bien que je me présente comme un étudiant, je suis considéré comme « un académico », ce qui me met dans la position symboliquement dominante de l'universitaire qui n'est plus seulement étudiant.
- 19 Ces échanges en disent long sur un aspect du terrain, avec lequel je bataille en permanence : avoir conscience des effets des multiples dominations qui structurent les rapports au monde des personnes que je fréquente, reconnaître que ma présence exacerbe certains de ces effets, et savoir mettre en place des manières d'être et de faire pour se présenter comme un allié.
- 20 Sauf que précisément, mon arrivée et mon engagement dans des collectifs d' « action territoriale » dans le quartier Cordillera à Valparaíso, les *Cabildos*, ou encore dans des collectifs qui résistent à la prédation des sociétés immobilières, n'ont pas le même sens dans des groupes qui ne possèdent pas les mêmes modes d'organisation, ni la même attention à ces dominations multiples qu'à San Francisco. Je me trouve donc dépossédé des savoir-être et savoir-faire construits dans d'autres contextes, et il me faut réapprendre. Réapprendre, c'est ici savoir quand il faut parler plus fort que les autres, savoir sauter dans la conversation, avoir une gestuelle, un placement de voix – être percutant sur la forme.

Note de terrain, 21 octobre 2014, Valparaíso

Dans une réunion du *Cabildo*, je suis surpris par la teneur des discussions, parfois dures dans la forme, entre militant.es. Coupant le fil de ma pensée, Lisa prend la parole pour interrompre Victor et lui reproche d'avoir un discours trop dur. Victor répond, véhément : « Tout le monde ici est capable de souffrir que je leur parle de manière vive. Nan, mais attends, on va pas non plus la fermer sous prétexte que machine [en désignant une femme du doigt] (*ésta huevona*) ou je ne sais qui (*cualquier huevón*) a peur de hausser le ton ! Moi je vous parle fortement parce que je vous estime capables de me répondre au moins aussi fortement ». Le double sens de l'expression « *de manera viva* » en espagnol, qui peut à la fois être traduit comme « vive » ou « vivante », me semble ici particulièrement intéressant, puisque plusieurs militant.es m'ont indiqué leur peur de « tuer » la discussion collective si



elle était plus structurée, ou encore d'« éteindre » l'envie de disputer les idéologies.

- 21 Alors que participation discrète et mise à disposition me semblaient être des portes d'entrée scientifiquement et politiquement légitimes dans les luttes à San Francisco, il faut ici gagner sa légitimité à être là, non pas seulement en *faisant* (ceci viendra dans un second temps), mais en gagnant le droit à la parole sur les autres. Chose rendue difficile lorsque, d'une part, ce sont précisément la parole, l'accent, la construction d'un discours – éléments auxquels on est par ailleurs formés en tant qu'universitaires – qui produisent de l'étrangeté et rendent difficiles le fait d'être percutant sur le fond. D'autre part, la difficulté tient aussi au fait que participer dans ces collectifs signifie produire une double violence symbolique : celle qui amène à aller contre des dispositions intégrées pour rendre possible la discussion collective, et celle qui oblige à reproduire des processus de domination de genre, de race et de classe sur des personnes mises sous silence en s'imposant à elles.
- 22 Si cette violence symbolique ne disparaît jamais vraiment, la socialisation parmi ces collectifs porteños amène à d'autres transformations dans les pratiques de recherche. Ce qu'entraîne cette violence symbolique est un changement de méthode après quelques semaines de travail, pour préférer, à la participation observante (Makaremi, 2008) mise en place à San Francisco, des phases d'observation couplées à des entretiens avec les acteurs clés des processus observés. Ainsi, l'accès à des personnels politiques municipaux est par exemple singulièrement facilité par ce statut de chercheur à Valparaíso, chose impensable à San Francisco. Diminuer la fréquence de ma participation aux réunions et aux actions permet ainsi de résoudre en partie l'inconfort qu'une mise en avant systématique de mon statut et de mon aide possible implique de fait, mais n'annule pas complètement l'intérêt et la nécessité d'être à proximité.

## L'obligation de participer à l'action collective, quitte à s'y enfermer

- 23 Il semblait dès le départ impensable de construire une recherche comparative sur les luttes urbaines sans une dose de participation, d'une part pour des raisons d'intérêt anthropologique, et d'autre part pour des exigences méthodologiques.
- 24 Les recherches sur les mouvements sociaux, qu'elles viennent de la sociologie, de la science politique, de l'anthropologie ou de la géographie, reconnaissent généralement la nécessité de mettre en place des formes de participation de l'enquêteur.trice aux situations observées, avec des degrés de participation qui varient : faible dans l'observation, plus important dans l'observation participante, à son maximum dans la « participation observante ». De fait, il semble qu'aujourd'hui « la plupart des analystes des mouvements sociaux, particulièrement en France, ont fait leurs *principes* produits par la 'révolution malinowskienne' en anthropologie. [...] L'ethnographie, comme méthode d'investigation et d'observation des mouvements sociaux et des pratiques protestataires, tend à faire désormais partie de ce surmoi professionnel, enseigné à ce titre dans la plupart des cursus » (Combes *et al.*, 2011 : 93).
- 25 Seulement, si la nécessité, ou tout au moins l'intérêt de cette démarche fait consensus, il me semble important de rappeler deux éléments centraux. D'une part, la démarche

d'observation participante est bien souvent incontournable du fait de la nature des phénomènes observés et de l'objet de recherche. On ne définit pas *a priori* une méthode figée. Certes, il faut bien reconnaître que les intuitions précédant le terrain ainsi que la construction théorique de la recherche, participent à orienter le.la chercheur.e vers une méthode particulière. Toujours est-il que la réalisation pratique de l'observation et de la participation n'est jamais acquise ou automatique, et que l'impératif de « devenir militant » pour accéder à la donnée, comme la situation inverse de l'extériorité subie du fait des difficultés d'accès, ne peuvent s'expérimenter qu'en situation. D'autre part, l'observation participante n'est pas, en elle-même, une panacée, et il semble, à la suite des constats que produisent les politistes sur la question (Combes *et al.*, 2011), qu'est conférée à l'observation participante un caractère trop rapidement heuristique, comme si présence, intégration et participation signifiaient nécessairement compréhension immédiate (Ripoll, 2005).

- 26 Lors de l'arrivée sur le terrain, le choix d'une dose de participation est lui-même conditionné au « degré de familiarité avec le terrain investi, [au] degré de publicisation de son statut d'enquêteur et [au] degré d'engagement au sein de la mobilisation » (Broqua, 2009 : 380).
- 27 Entrer en terrain dans le cas de l'étude de l'action collective semble presque impossible sans une dose d'investissement, parfois du fait du caractère protégé et confidentiel des actions, parfois du fait de la violence structurelle contre laquelle les groupes tendent à se prémunir, et parfois du fait de l'opacité des modes opératoires pour le.la chercheur.e. Bien souvent, le terrain est opaque, et les actions protestataires ne s'offrent pas à l'œil extérieur sans une dose d'investissement (Broqua, *ibid.* : 111) dans l'objet observé.
- 28 Dans la mise en place de cette stratégie sont aussi définis la place et le statut que le.la chercheur.e adopte et qui lui échoie, qui impliquent que soient réfléchies et fixées des modalités de présentation de soi aux enquêté.es. Décider si l'enquête se fait de manière transparente, c'est-à-dire en annonçant clairement son statut de chercheur.e, voire de chercheur militant pour la cause, ou taire et dissimuler son statut fait partie des dilemmes qui se présentent dans l'entrée dans les groupes. De fait, la transparence quant au statut du chercheur ne peut être totale et permanente, et j'ai considéré par exemple qu'il était impossible de rappeler en permanence mon identité sur le terrain, à chaque nouvelle réunion et à chaque situation d'engagement, ce qui fait de la transparence de mon statut une forme d'honnêteté avec des cercles restreints de personnes, et qui participe bien souvent à renforcer des liens choisis avec elles (Ripoll, 2005 ; Pailloux, 2016).
- 29 Or, il ne faut pas surestimer la marge de manœuvre que le.la chercheur.e possède dans la construction de ce statut. D'une part, les stratégies de présentation de soi sont bien souvent vérifiées par les enquêté.es elleux-mêmes, et notre existence académique en ligne se charge bien vite de nous situer dans notre contexte professionnel et idéologique. D'autre part, la place qui nous est accordée dans les groupes militants est pour une grande partie définie par les militant.es elleux-mêmes, soit pour limiter l'accès aux données, soit pour construire des formes d'instrumentalisation de la présence de l'œil extérieur, parfois considéré comme profitable, comme ce fut parfois mon cas.
- 30 Enfin, cette position de participation pose nécessairement question dès lors que différentes sphères de pouvoir sont étudiées et que l'entrée et l'engagement dans l'une

conditionnent généralement l'accès à l'autre. Ainsi, le.la chercheur.e, quand ielle est suffisamment intégré.e dans les réseaux d'interconnaissance peut courir le risque de se fermer des portes, et la cohérence de son corpus d'observations et d'entretiens être mise à mal du fait d'un tropisme trop important dans certains cercles de sociabilités relativement fermés. La difficulté que j'ai par exemple eue à sortir des réseaux militants pour pouvoir réaliser des entretiens avec des décideur.es politiques ou des journalistes m'a montré que cet enfermement était bien réel, et que la difficulté tenait certainement à ma volonté d'explorer à la fois les pratiques militantes tout comme leurs effets. Or, observer les effets de la contestation sur les politiques publiques, et utiliser un dispositif d'enquête par entretien auprès des décideurs, comme par ailleurs le préconisent certain.es politistes qui décrivent cet objet comme un « angle mort » (Bongrand et Laborier, 2005), ne peut pas toujours se faire en parallèle d'une enquête sur les mobilisations. D'une part, l'accès aux personnalités politiques ne peut se faire sur les lieux même de la mobilisation – dans lesquels les personnalités politiques sont souvent elles aussi présentes – du fait de la charge symbolique de l'événement et de la mise en scène politique et médiatique de leur présence. Il faut donc changer le contexte de l'interaction avec les personnalités politiques pour espérer obtenir autre chose que des éléments de langage préconstruits. D'autre part, on est rapidement étiqueté.es comme chercheur.e militant.e jusque dans les réseaux politiques institutionnels, ce qui rend difficile d'accès des pans entiers du personnel politique, à moins de s'insérer dans des jeux d'instrumentalisation politiques qui pourraient nuire aux militant.es pour qui lutter n'est précisément pas un jeu.

## Conclusion

- 31 En proposant de rendre compte des enjeux de positionnalité au cœur des entrées en terrains distincts, cette analyse propose de préciser ce qui, dans la démarche comparative, paraît fructueux. La comparaison n'est pas une juxtaposition des terrains qui permettrait de lister similarités et différences, elle demande bien plus que la seule analyse terme à terme. Comparer ici signifie dans un premier temps la prise en compte de ce qui construit le regard du.de la chercheur.e sur ses objets de recherche et sur ses terrains. Les présupposés et parfois les mythologies associées aux contextes de recherche, fonctionnent comme des filtres qui produisent des formes d'aveuglement. Transformer ces obstacles à l'analyse en éléments constitutifs de la démarche de recherche doit donc passer par une attention constante aux effets heuristiques du décentrement socio-géographique : le changement de contexte d'étude doit de fait être accompagné d'une attention aux formes contextuelles de militantisme.
- 32 Mais la démarche comparative et la réflexivité qu'elle appelle et provoque doit aussi amener le.la chercheur.e à s'attacher à la construction des formes de transaction que sa présence produit avec les sujets de l'enquête : l'action de mise à distance ou d'instrumentalisation du.de la chercheur.e disent aussi quelque chose de la disposition des groupes militants à accueillir le regard et la présence extérieurs. Être à l'écoute des raisons de cette mise à distance ou de cette instrumentalisation (« pars, tu es un homme blanc hétéro » ou, au contraire, « viens, on a besoin que tu parles de nous ») permet d'entrer de fait dans les processus de cadrage de l'action collective et appelle à une étude de la construction de ce rapport à l'observateur.ice extérieur.e, quitte à

parfois accepter que ces assignations venues des militant.es circonscrivent l'accès au terrain.

---

## BIBLIOGRAPHY

- BONGRAND P., LABORIER P. (2005), « L'entretien dans l'analyse des politiques publiques : un impensé méthodologique ? », *Revue française de science politique*, n°55, pp. 73-111.
- BOURDIEU P. (2000), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Éditions du Seuil, 324 p.
- BROQUA C. (2009), « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses*, n°75, pp. 109-124.
- BROWNE K. and C. J. NASH (2010), « Queer Methods and Methodologies », *Intersecting Queer Theories and Social Science Research*, Aldershot, Ashgate, 320 p.
- BURGOS VIGNA D. (2018), *Usages politiques du patrimoine culturel et droit à la ville. Analyse comparée de deux villes inscrites au patrimoine de l'humanité : Quito et Valparaíso*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Cergy Pontoise, 269 p.
- CASTELLS M. (1983), *The city and the grass-roots: a cross-cultural theory of urban social movements*, London, Edward Arnold, 471 p.
- CÉFAÏ D. (2003), *L'enquête de terrain, textes réunis, présentés et commentés*, Paris, La découverte, 624 p.
- COMBES H. et al. (2011), « Observer les mobilisations », *Politix*, n°93, pp. 7-27.
- DI FELICIANTONIO C. et al. (2017). « Queer(y)ing Methodologies: doing fieldwork and becoming queer'- Guest editorial », *Gender, Place and Culture. A Journal of Feminist Geography*, vol. 24, n°1, pp. 1-10.
- DORLIN E. (2009), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 314 p.
- DUNEZAT, X. (2011), « Travail militant et/ou travail sociologique : Faire de la sociologie des mouvements sociaux en militant », in Delphine Naudier éd., *Des sociologues sans qualités: Pratiques de recherche et engagements*, Paris : La Découverte, pp. 80-97.
- ENGLAND K. (1994), « Getting Personal: Reflexivity, Positionality, and Feminist Research », *The Professional Geographer*, vol. 46, n°1, pp. 80-89.
- FOUCAULT M. ([1982] 2001), *Les techniques de soi, Dits et Ecrits II*, Paris, Gallimard, 1736 p.
- JACQUOT S. (2006), « La redistribution spatiale du pouvoir autour du patrimoine à Valparaíso (Chili) », in Lombard J., Mesclier É., Velut S. (éds), *La mondialisation côté sud. Acteurs et territoires*, Paris, IRD Éditions, Éditions rue d'Ulm, pp. 389-407.
- MAHARAWAL M. (2017), « San Francisco's Tech Led Gentrification. Public Space, Protest and the Urban Commons » in Hou J. et Knierbein S. *City unsilenced : urban resistance and public space in the age of shrinking democracy*, New York, Routledge, 250 p.
- MAKAREMI C. (2008), « Participer en observant. Étudier et assister les étrangers aux frontières », in Alban Bensa et al., *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, pp. 165-183.

- MCELROY E. and MAHARAWAL M. (2017), « The Anti-Eviction Mapping Project: Counter Mapping and Oral History toward Bay Area Housing Justice », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 108, n°2, pp. 380-389.
- OPILLARD F. (2015), « La gentrification à San Francisco. Autour des Google Buses », *La vie des idées*, mis en ligne le 6 février 2015, URL : <https://laviedesidees.fr/La-gentrification-a-San-Francisco.html>, consulté le 29 novembre 2018.
- OPILLARD F. (2018), 'We shall not be moved - El barrio no se vende'. *Analyse critique des mobilisations contre la gentrification à San Francisco (États-Unis) et contre la prédation immobilière à Valparaíso (Chili)*, Thèse de doctorat de l'EHESS, Paris, 475 p.
- PAILLOUX A-L. (2016), *De la planète finie aux espaces de vie. La dimension spatiale des militantismes pour la décroissance en France et au Québec*, Thèse de doctorat de l'Université Paris-Est Créteil, 506 p.
- PRIEUR C. (2015), *Penser les lieux Queer : entre domination, violence et bienveillance*, Thèse de doctorat de l'Université Paris-Sorbonne (Paris 4), 509 p.
- RIPOLL F. (2005), *La dimension spatiale des mouvements sociaux*, Thèse de doctorat de l'Université de Caen Basse Normandie, 741 p.
- ROOKE A. (2010), « Queer in the Field : On Emotions, Temporality and Performativity in Ethnography », In *Queer Methods and Methodologies. Intersecting Queer Theories and Social Science Research*, edited by K. Browne and C. J. Nash, Aldershot: Ashgate, pp. 25-40.
- ROSE G. (1997), « Situated Knowledges: Positionality, Reflexivity and Other Tactics », *Progress in Human Geography*, vol. 21, n°3, pp. 305-320.
- SHARP J. (2005), « Geography and gender : feminist methodologies in collaboration and in the field », in *Progress in human geography*, volume 29, numéro 3, pp. 304-309.
- TALPIN J. (2016), *Community organizing. De l'émeute à l'alliance des classes populaires aux Etats-Unis*, Paris, Raisons d'agir, 320 p.
- VOLVEY A. et al. (2012), « Terrains de Je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, vol. 687-688, n°5, pp. 441-461.
- WERNER M. et ZIMMERMANN B. (2003), « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°1, pp. 7-36.

## NOTES

1. Du point de vue des études de genre et des milieux LGBTQ, une personne cisgenre est une personne dont l'apparence de genre correspond au sexe biologique qui lui a été assigné à la naissance.
2. Les milieux *queer* à San Francisco ont une histoire commune, quoique non identique, à celles des communautés transsexuelles et gay. À la fois l'appellation englobe ces mouvements, et elle en désigne une partie ne se reconnaissant explicitement dans aucune d'elles. Parler de « communauté queer » à San Francisco ne revient pas à parler de la « gay community » qu'évoque Manuel Castells (1983) qui, elle, est très explicitement territoriale et s'inscrivait dans les années 1960 dans le quartier du Castro. Cette représentation d'une communauté emmurée dans son enclave territoriale du Castro est aujourd'hui datée, et les personnes s'identifiant comme *queer* ne s'identifient pas systématiquement à la communauté gay, voire lui reconnaissent des formes d'homonormativité qu'elles critiquent.

3. Le statut d'allié est, dans les mouvements de défense de personnes discriminées (mouvements féministes, LGBTQI, de personnes racialisées), utilisé pour qualifier les personnes qui ne sont pas directement affectées par ces discriminations, mais qui expriment leur solidarité et s'engagent auprès de ces personnes dans leurs luttes politiques.

4. Outre les points communs évidents de ces deux contextes (villes portuaires, architecture coloniale victorienne colorée et collines prononcées), les différences de niveau de vie et de ressources à disposition des mouvements sociaux sont criantes, tout comme les profils des militants.

---

## ABSTRACTS

This contribution intends to shed light on the theoretical and practical ways in which the comparison of urban struggles in distinct contexts can be conducted, in this case San Francisco (United-States) and Valparaíso (Chile). While gentrification processes concern both cities, housing justice collectives oppose them using various strategies from online symbolic actions to street blockades. In this research, participant observation allows for an insiders point of view on their motives and the repertoires of contention. More specifically, this article describes the positionality of the researcher while going from one to the other fieldwork.

Cette contribution propose de faire état des modalités d'entrée dans deux terrains de recherche distincts, abordés dans une perspective comparative. Alors que San Francisco (États-Unis) et Valparaíso (Chili) sont deux villes dans lesquelles les processus de dépossession des habitant.es sont importants, des collectifs militants s'y opposent par des stratégies qui vont de l'action symbolique en ligne à la manifestation de rue. La recherche que ce texte décrit s'attache à entrer dans ces collectifs en prenant part à l'action, pour analyser les motifs de leur mobilisation et leurs modes d'action. L'article décrit ici les conditions de production de l'enquête, et plus précisément ce que le passage d'un terrain à l'autre et la position du chercheur dans l'un et l'autre impliquent en termes de réflexivité, notamment dans le réajustement des grilles de lecture et des savoir-faire et savoir-être selon les situations d'engagement.

## INDEX

**Mots-clés:** mobilisations, gentrification, réflexivité, queer, logement, San Francisco, Valparaíso, ethnographie

**Keywords:** mobilizations, gentrification, reflexivity, queer, housing justice, San Francisco, Valparaíso, ethnography

## AUTHOR

**FLORIAN OPILLARD**

Docteur en géographie, chercheur associé à l'HEAL-CREDA  
florian.opillard@gmail.com